

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 1

Artikel: Une aventure tragique : à Cour, sous Lausanne : (en 1805)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Une aventure tragique

à Cour, sous Lausanne

(en 1805).

Parmi les charmantes maisons de campagne de Cour, on remarquait particulièrement, à l'époque dont nous parlons, celle dont le jardin, semé de bouquets d'arbres, se prolongeait insensiblement jusqu'au lac Léman. Il y avait dans cette villa un pavillon d'été qui surpassait tout le reste en agrément; on y dejeunait, on y dînait dans une salle à manger oblongue, qui avait des portes vitrées ouvrant sur une magnifique orangerie.

Il y a 67 ans, ces lieux paisibles et riants furent cependant le théâtre d'un événement assez tragique. Un Français émigré, le chevalier de Lusignan, qui s'était réfugié à Saint-Domingue, revint en Europe en 1799, se fixa peu d'années après à Lausanne, et fit l'acquisition de cette propriété.

Le chevalier de Lusignan avait une grâce de costume et de manières, une supériorité d'esprit et de conversation qui le faisaient remarquer et rechercher de tous. Il répondait aux invitations avec politesse et réserve. S'il vous adressait quelques mots, soit dans la rue, soit dans un salon, c'était une faveur. Il était compté et il se comptait comme un prince. Adoré des femmes et estimé des hommes, il avait des séductions infinies et un prestige irrésistible.

De toutes ses passions, la plus invincible était celle du jeu. Personne ne connaissait la fortune du chevalier de Lusignan. Était-il pauvre? était-il riche? c'était un mystère. On ne lui connaissait aucune propriété territoriale. On supposait que son luxe était alimenté par son jeu effréné. Sa réputation n'avait jamais été suspectée; on le croyait loyal, et il avait toujours été tenu pour un galant homme.

Le chevalier de Lusignan vivait à Lausanne comme à Saint-Domingue. Tous les soirs, il jouait, et il gagnait plus souvent qu'il ne perdait. Le club où brillait le chevalier de Lusignan se composait surtout de colons et d'Anglais. Un soir, une partie s'engagea, plus orageuse, plus acharnée que de coutume. Les adversaires étaient lord Houdston et le chevalier de Lusignan. Le premier, à quatre heures du matin, devait 4,000 guinées au chevalier, qui recommença une nouvelle partie avec un colon.

Lord Houdston ne se possédait pas; son agitation était extrême. Il fit quelques tours de chambre,

puis, se dirigeant brusquement sur le chevalier, il lui dit: « Monsieur, je vous paierai demain, mais je ne jouerai plus avec vous. J'ai mes raisons, ajouta-t-il d'un air de mépris. »

— « Vous avez vos raisons, répliqua froidement le chevalier de Lusignan. Eh bien! mylord, j'aurai l'honneur de vous les demander, n'en doutez pas. » Exaspéré de tant de calme, lord Houdston, hors de lui, frappa le chevalier au visage. Tous les jeux cessèrent et tous les regards se portèrent à la fois sur les deux antagonistes. Le colon qui luttait contre le chevalier avait déposé ses cartes, lorsque celui-ci dit sans émotion apparente dans la voix ni sur le visage: — « Monsieur, continuons. Mylord aura bien la bonté d'attendre que nous ayons fini. »

Tout le monde était consterné. Le chevalier de Lusignan poursuivit tranquillement sa partie et la gagna. Alors il se leva et parut plus grand qu'à l'ordinaire. — « Messieurs, dit-il, voilà le premier outrage que je reçois. Il a été si poignant, que je souhaite un peu de réflexion avant d'y répondre. Vous daignerez tous, Messieurs, vous qui avez été présents à l'insulte, l'être à la réparation. Je vous attendrai demain dans ma maison, de Cour, à 11 heures. Nous déjeunerons au pavillon, où rien ne nous dérangera. Quant à vous, mylord, dit-il à l'Anglais, vous m'êtes tellement nécessaire, que je vous réitère plus particulièrement mon invitation. »

Après ces paroles, le chevalier de Lusignan salua l'assemblée et sortit. Elle se composait de dix spectateurs. Aucun d'eux ne dormit. Une curiosité fébrile leur ôta le sommeil, et les poussa un peu avant 11 heures à la villa de Cour et au pavillon. Ils arrivèrent haletants. Lord Houdston entra dans le salon à 11 heures précises; il remit 4,000 guinées en billets de banque au chevalier de Lusignan, qui les prit et les jeta négligemment, sans même les regarder, dans un secrétaire qu'il referma en y laissant la clé.

Le chevalier montrait son aisance accoutumée; il causa légèrement, spirituellement, comme un hôte empressé. On annonça que le repas était servi. Lord Houdston était placé en face du chevalier. Les convives eurent un déjeuner exquis; les plus belles fleurs, les meilleurs vins, les fruits les plus rares. La conversation fut tout à fait étrangère à la préoccupation générale. Le café versé, les cigares s'allumèrent. Lord Houdston en fuma trois. Dès qu'il eût lancé en l'air sa dernière bouffée, les domestiques

blancs se retirèrent, et deux serviteurs noirs, que le chevalier de Lusignan avait ramenés de Saint-Domingue, apportèrent un plat d'argent au milieu de la table : « Voici un mets pour lord Houdston et pour moi, pour nous seuls, » dit le chevalier. Et soulevant le couvercle, il découvrit deux pistolets. — « Je pense, mylord, reprit-il, que vous attendiez cela et que vous avez réglé vos affaires, comme moi les miennes. » Lord Houdston fit un signe d'assentiment.

— « De ces pistolets, dit le chevalier, l'un est chargé, l'autre ne l'est pas. Mylord va choisir. »

Lord Houdston s'empara de l'un des pistolets et le chevalier de l'autre.

A ce moment, les deux serviteurs noirs poussèrent la grande porte vitrée, qui s'ouvrit sur l'orangerie, et les assistants aperçurent une fosse qu'ils avaient creusée. La terre, qu'ils avaient retirée avec les bèches funèbres, bordait, toute fraîche, l'un des côtés de la fosse. Un petit sentier avait été tracé dans cette terre remuée, pour que le chevalier de Lusignan y posa le pied aussi près de la fosse que lord Houdston.

Les orangers embaumaient. Leur verdure tendre se mêlait à la verdure sombre des ormes. Les yeux erraient de la fosse aux arbres, des arbres au lac et aux Alpes.

— « Messieurs, dit le chevalier de Lusignan aux personnes présentes, vous serez nos témoins. Avouez, ajouta-t-il en souriant, que le champ clos est digne d'une querelle comme la nôtre. »

En faisant le tour de la fosse, il vint se placer dans le petit sentier ménagé par les esclaves noirs, en face de lord Houdston. Les combattants se saluèrent. Lord Houdston eut l'intention de parler, mais il rougit et se contint. Au signal convenu, les deux coups partirent en même temps. Quand la fumée fut dissipée, le chevalier de Lusignan était seul debout. Lord Houdston gisait tout sanglant. On le releva. Il avait été tué roide d'une balle dans le cœur.

Les serviteurs noirs se disposaient à le descendre dans la fosse et à le recouvrir de terre; mais on s'y opposa. On courut avertir le magistrat et chercher un ministre anglican. Un des intimes du chevalier lui offrit un asile sous son toit. Le chevalier accepta cette hospitalité, et, pendant plusieurs jours qu'elle dura, il ne témoigna pas un regret sur lord Houdston. Il ne proféra non plus aucune récrimination; il se contenta de dire :

— « Tout est bien; lui ou moi nous devons mourir. »

Les derniers combats de l'ancienne Berne.

(Fin.)

Par un de ces clairs de lune voilés des premières nuits du printemps, deux colonnes françaises passent la Singine à gué et au-dessous de Neueneck, et Pigeon commence l'attaque de front à une heure et demie du matin. Une batterie de canons et d'obusiers ouvre un feu nourri sur le camp bernois;

une colonne s'élance sur le pont; en même temps, le mouvement tournant s'exécute; l'ennemi se présente de tous les côtés. Qu'attendre d'une troupe surprise dans le sommeil de l'ivresse? La résistance sur la hauteur dure un instant; puis les Bernois s'enfuient en désordre, laissant à l'ennemi presque tous leurs canons.

Le poste de la Singine avait plus longtemps tenu ferme, car le pont, perdu une fois, avait été repris à la baïonnette; les volontaires firent noblement leur devoir; mais, accablés par le nombre, ils durent céder et suivirent la fuite de leurs camarades.

Cependant, la compagnie Tschärner, au bruit de la canonnade, s'était avancée de Wanguen. Elle traversa la ligne des fuyards, en rallia quelques-uns, et pénétra dans la forêt. Pigeon marchait avec lenteur. Outre le soin de reformer sa brigade, forte de trois à quatre mille hommes, il ne pouvait s'aventurer de nuit sur ce terrain boisé, qui lui cachait le nombre et la position des adversaires. L'attitude de la compagnie Tschärner sauva le reste de l'armée. Aussitôt que la lumière de la lune laissa voir dans la clairière les culottes blanches des Français de l'avant-garde, les carabiniers, prenant ce point de mire, les accueillirent par une grêle de coups bien ajustés. Les Français, étonnés, s'arrêtèrent; leurs hommes tombent à droite et à gauche, et l'ennemi est invisible; bientôt ils se retirent, et attendent le jour pour avancer. A l'aube, la compagnie Tschärner, se sentant isolée, se retira également, et prit position sur la montagne de Kœnitz.

Graffenried, arrivé aux portes de Berne avec les débris de sa brigade, demanda des renforts pour arrêter l'ennemi, qui marchait sur la capitale. Aussitôt on lui dépêcha tout ce qui restait de troupes dans les environs. Sa colonne pouvait compter 2,300 hommes, avec 3 canons commandés par le lieutenant Freudenreich. A droite et à gauche, dans le bois, se trouvaient les compagnies de carabiniers Schnyder et Tschärner, reliées au gros de la troupe par les chasseurs Seiler et deux compagnies de la ville. Sur la route marchaient deux compagnies du bataillon Manuel, commandées par le major May de Perroy; derrière elles, les trois canons de Freudenreich; ensuite la colonne principale, les bataillons d'élite Manuel et Steiguer, le bataillon de réserve de Watteville de Montbenay, tous trois du bailliage de Thoune, enfin une partie du bataillon emmenthalois May.

Vers 9 heures du matin commença le mouvement offensif. Graffenried, étourdi de sa défaite de la nuit, marchait au milieu de ses troupes, et laissait faire ses officiers. Le centre suivait les directions de l'adjudant-général Wæber, militaire expérimenté, homme de tête et d'énergie; les carabiniers, celles du major Gatschet. Du reste, sur ce terrain coupé, chaque chef se guidait d'après les circonstances. Officiers et soldats se montraient pleins d'ardeur.

A l'entrée de la forêt apparurent les premiers Français. Les carabiniers de l'aile gauche bernoise ouvrent le feu; vers la première clairière, le combat devient opiniâtre; l'artillerie, les deux compagnies